

LE GOURARA

ELEMENTS D'ETUDE ANTHROPOLOGIQUE

par

M. MAMMERI, P. AUGIER, P.L. CAMBUZAT*, F. COLONNA, T. HENNI

Tard venu dans le domaine des études d'anthropologie algérienne (1) le Gourara était un sujet à plusieurs points de vue privilégié. Dans la mesure où l'anthropologie des pays de Tiers-Monde est davantage axée sur les problèmes posés par la modernisation des sociétés traditionnelles non plus imposée de l'extérieur mais assumée de l'intérieur, les ksour du Gourara constituaient un terrain d'analyse particulièrement prégnant. Le caractère fortement insulaire du groupe jusqu'à une époque récente (2) lui a imprimé une personnalité fortement accusée, en faisant presque le sujet rêvé par les ethnologues du siècle dernier. Une conservation plus fidèle des structures traditionnelles (et certaines manifestations anciennes), une conquête coloniale tardive (1901), des mutations récentes, le plus souvent provoquées par la volonté expresse d'un pouvoir politique désireux de hâter l'intégration nationale, ont créé les conditions d'une expérience rendue exemplaire par l'éloignement maximum des termes qui la définissaient. Ce passage à la limite avait des inconvénients : l'effet de grossissement risque d'offusquer les tactiques conjoncturelles, les ambiguïtés, les compromis qui sont le lot des mutations sociales de ce genre. Mais il offrait aussi des avantages évidents dont certains, sur le plan de la méthode, décisifs.

Puis une étude plus poussée a montré de quel poids, souvent déterminant, l'histoire et ses aléas pesaient sur cette entité faussement insulaire et secondairement ethnographique. Le lot des documents exploités est encore largement insuffisant et lacunaire, il est néanmoins assez fourni pour suggérer en première hypothèse que la région (au moins depuis la basse antiquité) a largement participé des vicissitudes historiques du Maghreb, ou à tout le moins en a subi les influences directes et déterminantes. Il est même évident que de ce point de vue les siècles les plus récents ont constitué pour elle une régression. Il semble qu'il y a eu pour l'entité Touat-Gourara un âge d'or historique qui s'est étendu de la basse antiquité à la fin du XV^e siècle (3). Pendant deux ou trois siècles encore l'inclusion de la région dans une mouvance chérifienne plus ou moins lointaine y a maintenu une certaine dimension historique déjà de plus en plus pénétrée d'ethnologie à mesure que la société, privée de liens vivants avec l'extérieur tant sur le plan économique que sur le plan politique, tend à revenir aux structures et aux jeux de ce que l'on peut pour plus de commodité appeler la segmentarité.

Dès lors apparaît l'importance que cette situation offre sur le plan méthodologique. La récente évolution du groupe s'est faite à l'encontre du processus classique qui veut que la société tribale débouche dans l'histoire. Ici une société

(*) Au moment où ce numéro de *Libya* était sous presse, nous est parvenu la nouvelle de la disparition brutale de P.L. Cambuzat. Cet article constitue donc probablement sa dernière étude élaborée. Nous savons par ailleurs que depuis la rédaction de ce travail, il avait recueilli un certain nombre de documents qu'il se proposait de compléter lors de notre prochaine mission au Gourara. Ceci nous fait, d'autant plus regretter les qualités humaines qu'il a montrées durant sa carrière de chercheur et d'universitaire.

(1) BISSON (J.). *Le Gourara. Etude de géographie humaine*. I.R.S. ; Mém. n° 3 ; Alger ; s.d. (1956).

(2) La conquête du Gourara par les troupes françaises s'est faite en 1901. Auparavant le rattachement du Touat-Gourara au Makhzen chérifien, variable selon les époques, avait fini par devenir symbolique ; le détachement pratique était dû d'une part à l'éloignement de la région, d'autre part à l'affaiblissement progressif du Makhzen.

(3) Pour plus de détails, voir plus loin la partie historique.

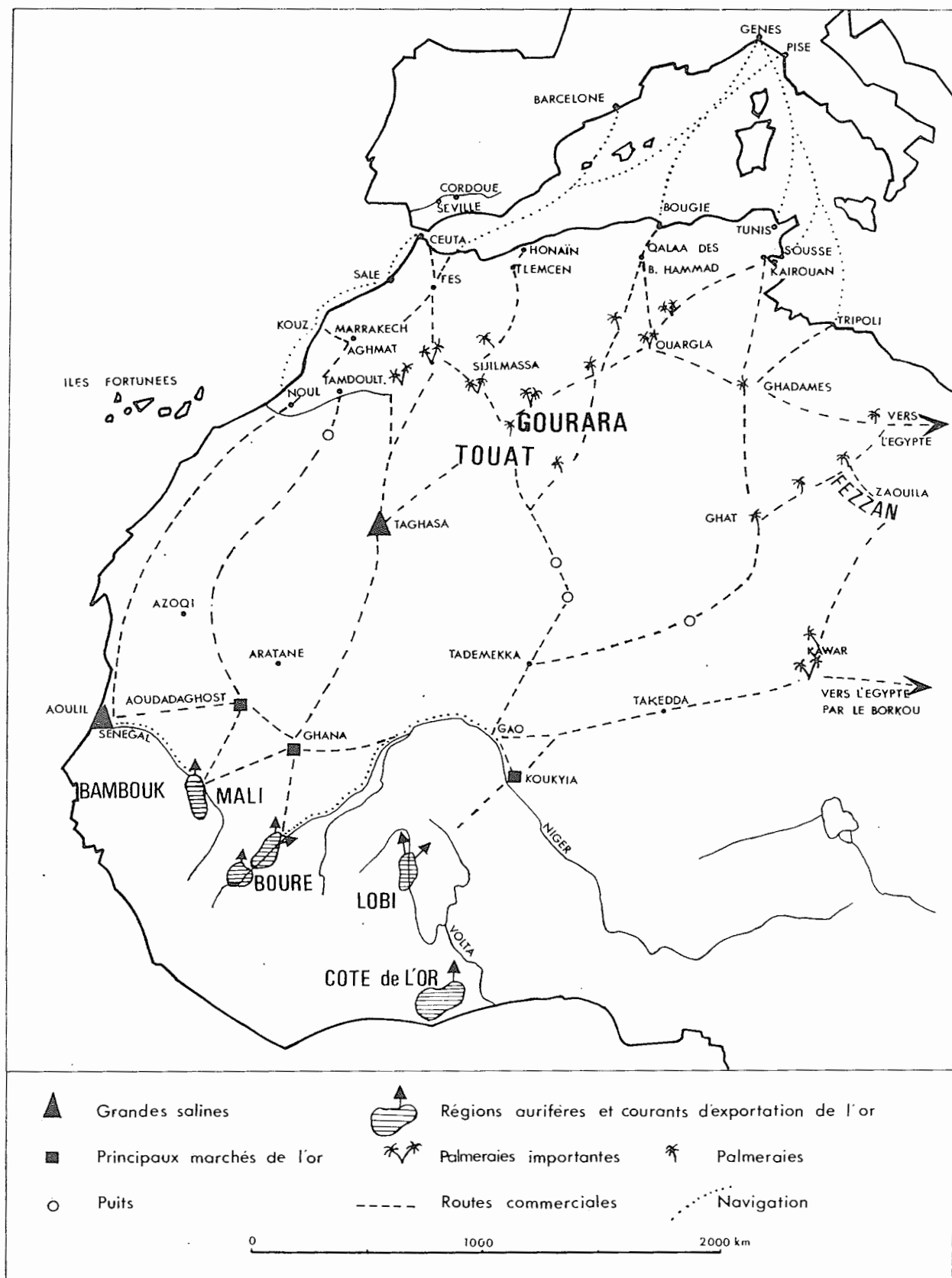


Fig. 1. — Carte montrant la situation du Gourara par rapport à l'ensemble saharien avant la pénétration coloniale.

en apparence tributaire de l'analyse anthropologique se révèle à l'étude n'être telle que secondairement. Un évolutionniste parlerait de régression. Mais l'étiquette évidemment n'épuise pas le problème, tant s'en faut.

Dès lors il nous est apparu que ce terrain, que nous avons choisi pour son exemplaire simplicité, s'imposait en réalité par une richesse d'abord de nous insoupçonnée et en tout cas par la présence d'un modèle à notre connaissance peu attesté dans la littérature anthropologique et digne d'être considéré dans sa singularité. Le terrain même nous imposait une interdisciplinarité et une diversité des approches dont nous ne savons pas encore quelles seront, sur le plan de la méthode, les conséquences. Néanmoins nous avons jugé utile d'exposer dès maintenant les conclusions, même partielles, auxquelles nous étions parvenus, dans la mesure où l'intérêt de la recherche vient autant et plus de son déroulement même et de sa praxis que de la matérialité des résultats obtenus.

M.M.

PRESENTATION ET METHODES

L'ouvrage de J. Bisson décrivait le Gourara sous ses aspects physiques et humains avec suffisamment de précision. Daté de 1956, il évaluait à 25 000 habitants la population de la région (recensement de 1952). Le recensement de 1966 dénombrait 40 215 habitants pour une centaine de ksour répartis dans un rayon de 80 km autour de Timimoun.

J. Bisson soulignait déjà parmi les particularités de cette région son relatif isolement, au sud de l'Algérie occidentale, du fait des obstacles naturels qui la séparent des zones de peuplement plus dense. Le Grand erg occidental constitue pour le Gourara une double barrière, le coupant d'une part, au nord, de l'Atlas saharien que prolongent les Hautes plaines algéro-oranaises et, d'autre part, à l'ouest, de la vallée de la Saoura. Vers le sud, le plateau du Tadmait se dresse sur la route du Tidikelt.

Le second caractère distinctif de cette région est d'être constituée, en grande partie, de sebkhas, c'est-à-dire de dépressions argileuses salées, aux dimensions variées mais toujours importantes. La sebkha de Timimoun s'étale sur une longueur de quatre-vingts kilomètres et se prolonge vers le sud par celles de Deldoul, d'Ouled Mahmoud et de Charouine, entre autres, au bord desquelles furent implantées les palmeraies. Celles-ci, en effet, ne peuvent être établies que sur la bordure des sebkhas, là où la pente est utilisable pour l'irrigation, selon le système des foggaras, car il n'y a pas de cours d'eau. Aussi la concentration des ksour se fait-elle toujours le long des sebkhas, en amont des foggaras.

Ces traits donnent au Gourara une physionomie originale, bien que — et nous y reviendrons plus loin — la région voisine du Touat ait quelque ressemblance avec lui, et certains points communs. D'ailleurs, la frontière entre ces deux régions est, au sud du Gourara, assez floue et elle s'est vue plusieurs fois déplacée, administrativement, à une époque encore récente. Par contre, la frange méridionale du Grand erg occidental appartient en propre au Gourara de même que, à l'Est, le plateau du Meguiden, zone de maigres pâturages et donc traditionnelle terre d'invasion pour les nomades venus du nord-est.

Du fait de son isolement relatif, le Gourara fut tenu à l'écart, depuis le début de ce siècle, des grandes voies de pénétration sahariennes et il n'a été relié aux grands axes routiers du Nord que très récemment, lors de l'ouverture de la route reliant Béchar au nord-ouest, à El-Goléa, au nord-est, et passant par Charouine et Timimoun. Cet événement, quoique contemporain, a déjà une incidence très

forte sur la vie des populations locales, comme aussi sur le plan de la recherche. Celle-ci ne dispose plus que de très peu d'années pour étudier un milieu qui, jusqu'alors, avait été préservé. Traditions, coutumes, genres de vie vont être rapidement bouleversés par les possibilités accélérées de changement et de déplacement, par l'influence toujours plus grande des « modèles » extérieurs, nationaux d'abord, puis universels, du fait des moyens de communications et des mass-media.

Envisager une telle éventualité revient à affirmer la nécessité et l'urgence d'une étude de ce milieu privilégié avant que ne se dégradent les conditions de la recherche sur un terrain où l'ethnologie traditionnelle, comme l'histoire, devront bientôt céder la place à la seule sociologie. Pour l'heure, est-il encore possible d'associer diverses disciplines dans l'analyse d'une réalité socio-culturelle jusque là relativement statique où le passé et le présent sont étroitement mêlés, voire confondus ? Il sera dit plus loin pourquoi, et comment, en abordant cette réalité, plusieurs méthodes d'approche ont été choisies. Il convient seulement de signaler ici la permanence, au cours des siècles, et jusqu'à nos jours, des composantes de cette réalité.

Le Gourara, désigné sous le nom de Tigourarine, a vu son histoire liée à celle de la région voisine, le Touat. Situé comme celui-ci sur la route qui mettait en relation le Maghreb — et, par là, le bassin méditerranéen — avec les « pays du Soudan » et traversé par les voies caravanières, il n'a pas seulement, et depuis la plus haute antiquité, constitué une terre de parcours pour les nomades mais il a permis l'installation, sur la bordure des sebkhas, de sédentaires s'adonnant à l'agriculture et à l'élevage. Si l'on connaît un peu mieux aujourd'hui les lieux d'origine des populations qui s'y sont fixées — le Maghreb et le « Soudan » — l'on sait peu de choses — faute de documents mais aussi à cause de la rareté des recherches entreprises dans un passé récent, de l'évolution de ces populations venues s'installer en cette région intermédiaire.

A l'observateur simplement attentif, il apparaît néanmoins avec évidence que plusieurs éléments composent ces populations et, sans préjuger des découvertes historiques ultérieures, il est clair que ces éléments ne se sont pas trouvés là simultanément mais qu'ils sont venus s'ajouter et se brasser au cours de longs siècles.

L'origine de l'élément noir remonte-t-elle à un peuplement préhistorique ? Nul ne peut l'affirmer dans l'état actuel de la recherche. Cependant, le caractère « soudanais » de ce type ethnique permet de penser plutôt que la pratique de l'esclavage — poursuivie jusqu'au début de ce siècle — a su alimenter, de façon continue sinon toujours régulière, un courant d'immigration forcée venu de l'Afrique occidentale.

L'élément berbère, quant à lui, provient du Nord. Lui non plus n'a pas déferlé en une seule vague sur le Gourara. Il est difficile, sur le plan linguistique, de le distinguer de l'élément noir car l'un et l'autre utilisent le même parler — « zénatiya » ou « tazennatit » — reconnu comme apparenté à celui des Berbères répartis aujourd'hui et surtout au Maghreb occidental. L'influence de ce parler sur l'élément noir ne se limite pas cependant à un phénomène linguistique, comme le montreront les études présentées ici.

Les Arabes forment le troisième groupe, différent par la langue mais aussi par le mode de vie. Derniers arrivés en date, ils se sont adaptés peu à peu aux conditions de vie imposées par la nature et, du fait des transformations économiques récentes, sont tous en voie de sédentarisation.

Fait curieux, mais non paradoxal, à cet ordre chronologique correspond une hiérarchie des éléments ethniques dans laquelle la supériorité d'un groupe est

inversement proportionnelle à son antériorité. Cela semble tenir, depuis 5 siècles, à la prééminence des données religieuses qui, tout en unifiant ces trois éléments sous une foi commune, ont accordé une place privilégiée à celui qui, détenant traditionnellement le savoir parce que dépositaire d'une culture arabo-islamique, pouvait jouir par là même du pouvoir. Cette stratification sociale est encore perceptible aujourd'hui.

Politiquement et administrativement, enfin, les populations du Gourara ont vécu, du XV^e siècle au XX^e siècle, dans la mouvance du Maghreb occidental, soit par l'intermédiaire des confréries religieuses venues surtout du Tafilalt, soit par le biais des représentants du pouvoir chérifien. Depuis le début du siècle, le processus d'intégration à la réalité algérienne fait que, désormais, tout en maintenant ses contacts avec le Sud « soudanais » et l'Ouest marocain, c'est vers le nord de l'Algérie que le Gourara voit se diriger les mouvements de main-d'œuvre et les échanges commerciaux, de même que c'est du Nord — lieu des décisions et centre du pouvoir — que proviennent les directives administratives et que sont attendues les impulsions économiques.

En résumé, et avant de cerner plus scientifiquement les aspects historiques, ethnologiques, linguistiques et plus largement culturels du Gourara, il nous faut, au risque de nous répéter, souligner l'originalité de cette région. Aussi faut-il souhaiter que puissent être poursuivies, pendant qu'il est encore temps, les recherches entreprises par le C.R.A.P.E.

Précisons que, lors des deux missions interdisciplinaires effectuées en mai 1971 et décembre 1972, trois ensembles géo-administratifs — sur les quatre qui composent la région — ont été parcourus :

— au nord-ouest, le Taghouzi — autour de son chef-lieu, Charouine — qui constitue la partie la plus berbérisée mais présente aussi, sur le plan physique, quelques analogies avec le Tinerkoug, dans la mesure où il mord sur la bordure méridionale du Grand erg occidental ;

— Timimoun et les ksour établis sur la sebkha du même nom, la partie la plus favorisée administrativement, et donc culturellement et surtout économiquement ;

— le Tinerkoug — autour de son chef-lieu actuel, Zaouïat Debbagh —, au nord-est, la partie la plus arabisée parce que la plus proche du plateau de Meguiden, zone de passage obligé pour les nomades, et aussi, par sa situation sur la bordure même du Grand erg occidental, la plus en relation avec les populations de l'Atlas saharien. C'est là encore que l'habitat est le plus dispersé et les communications les plus difficiles et donc les conditions de vie les plus pénibles.

Si nous avons laissé de côté l'Aougrout, au sud-ouest, ce n'est certes pas par parti-pris, mais bien faute de temps. Cependant, il convient de signaler à nouveau que cette partie du Gourara est la moins particularisée, ayant été depuis longtemps reliée plus intimement au Touat, parfois même incluse dans cette région, au moins partiellement.

L'objet de cette étude étant ainsi défini dans ses grandes lignes, il nous faut préciser ici les angles sous lesquels nous devons l'aborder pour qu'elle conserve une certaine unité à travers la diversité des méthodes utilisées par des chercheurs de plusieurs disciplines.

Pour comprendre le présent, il nous fallait d'abord essayer de connaître le passé, afin de saisir les différents courants d'influence qui traversent encore aujourd'hui les éléments de la population du Gourara. Une approche historique devait permettre de déceler, dans une perspective diachronique, les particularités

de chaque groupe humain représentatif de la société gourarie pour ensuite discerner, dans le synchronisme contemporain, la place réelle faite à chacun de ces groupes au sein de cette société. Comme pour l'Afrique noire, il était impossible de constituer une histoire sans faire appel à des sources d'information très variées. Ainsi, vu la rareté des documents écrits, essentiellement en langue arabe, le recours à la tradition orale s'avérait-il nécessaire.

Cette tradition orale, cependant, charriait des informations multiples touchant la vie quotidienne, les rites religieux et magiques et les techniques, dans un domaine qui intéresse au premier chef l'ethnologue et le linguiste. Les multiples données recueillies, tant sur le folklore musical encore vivant que sur le vocabulaire des techniques agraires, par exemple, montraient par ailleurs l'interférence des phénomènes culturels et socio-politiques. C'est pourquoi il s'avérait impossible de dissocier ces données ou de cloisonner les recherches historiques et ethnologiques.

L'enquête menée par les sociologues sur la scolarisation, tout en utilisant d'autres méthodes d'interrogation et recourant à des questionnaires et à une observation directe intensive, ne pouvait, de son côté, faire fi des conditionnements socio-culturels révélés par l'histoire et l'ethnologie. A quoi pouvaient correspondre, a priori, l'implantation des écoles et leur fréquentation, sinon d'abord à des besoins exprimés différemment selon les milieux ethniques et les groupes sociaux ? Quels pouvaient être les milieux les plus disposés à s'adapter au changement ou bien ceux qui la scolarisation trouverait un terrain culturel favorable ? La stratégie des groupes face à la scolarisation devait différer selon la place de chacun dans la hiérarchie sociale, elle-même dépendante d'une histoire.

Le même phénomène pouvait s'observer dans l'enquête médicale. L'interrogation ne portait pas sur la politique pratiquée par la Santé Publique mais sur la façon dont, en cas de maladie, les populations gouraries utilisaient ou non une thérapie appropriée. A quelle pathologie, traditionnelle ou moderne, ces populations se réfèrent-elles ? Et dans quels cas ? L'influence d'une médecine traditionnelle s'efface-t-elle depuis l'introduction de la médecine moderne ou bien existe-t-elle concurremment ? Il va sans dire que l'enquête procédait des mêmes méthodes, au départ du moins, que celles de l'historien et du sociologue, mais surtout : les données recueillies dans les différentes disciplines se recoupaient.

C'est dire ainsi, en conclusion, que malgré le caractère apparemment hétérogène des études présentées dans ce numéro, elles sont le fruit d'une enquête plus « inter » que pluridisciplinaire, tous les membres de la mission s'étant dès le départ proposé une problématique qu'ils ont eu à définir ensemble et à traiter chacun selon les méthodes propres à sa discipline. Ils ont eu constamment à échanger leur information et à la confronter pour essayer de cerner une réalité multiple.

P.L. C.

ANTHROPOLOGIE HISTORIQUE

La particularité d'une méthode d'approche de la réalité historique du Gourara a déjà été soulignée dans l'introduction générale à cette série d'enquêtes pluridisciplinaires. Pouvait-on raisonnablement espérer, lors d'une mission d'études effectuée en un temps trop limité, la découverte de matériaux nouveaux susceptibles de fournir un meilleur éclairage sur cette histoire confuse ? C'eût été une gageure. Néanmoins, au moment de préparer cette mission plusieurs pistes de recherches s'étaient ouvertes et nous semblaient devoir être poursuivies. Et ce, évidemment, sans préjuger d'autres pistes, au fur et à mesure que se déroulerait l'enquête sur le terrain. Compte tenu des études diverses, effectuées surtout depuis le début

de ce siècle, trois grandes orientations s'étaient dessinées, justifiant la quête de renseignements complémentaires.

Orientations de la recherche

— Première orientation : le rôle des communautés zénètes kharidjites dans le commerce transsaharien et la diffusion de l'Islam, du Maghreb aux pays du « Soudan » depuis le Moyen Âge. Dans un article qui avait fait date J. Schacht (1) avait montré que certaines particularités de l'architecture religieuse du M'Zab se retrouvaient depuis le Djebel Nefousa jusqu'au pays haoussa. Il en avait déduit que l'influence du kharidjisme s'était exercée jusqu'au nord du Nigéria actuel et que l'islamisation s'était faite, au sud du Sahara, par l'intermédiaire des Zenata ibadites, commerçants et missionnaires (hamalat al-'ilm). D'où l'hypothèse de départ : il devait exister sur le parcours du M'Zab au pays haoussa, et plus particulièrement sur l'itinéraire du Touat-Gourara, des indices architecturaux de cette influence ibadite, évoquée magistralement par J. Devisse (2).

— Seconde orientation : la place et le rôle des communautés judaïsées au Gourara. Depuis les travaux d'A.G.P. Martin (3), poursuivis par E.-F. Gautier (4) et, en dernier lieu, par Jean Bisson (5) et surtout par J.-C. Echallier (6), un voile avait été levé sur l'existence et l'implantation de ces communautés dont le centre se trouvait à Tamentit (7) et dont les descendants, depuis le début du XVI^e siècle, ont toujours constitué un groupe à part au sein des populations du Touat-Gourara.

— Troisième orientation : le peuplement arabe du Gourara, dont J. Bisson (8), après bien d'autres, avait essayé de retracer les grandes phases — à partir du nord-est d'abord, puis du Tafilalt marocain — et de suivre les déplacements, tribu par tribu, selon un mouvement qui se poursuit encore de nos jours. Était-il possible de pousser plus loin la recherche et notamment de saisir la portée de ce peuplement dans le processus de rattachement du Gourara à un ensemble géo-politique plus vaste qui faisait sortir la région de son isolement et de son rôle de refuge ou de simple intermédiaire ?

Autant de questions qui furent sous-jacentes aux investigations menées durant deux semaines lors de la mission du C.R.A.P.E. Certes, il était impossible de songer à reprendre sur le terrain les fouilles conduites patiemment par J.-C. Echallier et donc de vérifier la valeur de la typologie des ksour adoptée par lui, typologie qui aboutissait à un classement chronologique approximatif. Pouvaient-on espérer retrouver quelques textes relatifs à l'histoire locale ? Ce vœu avait peu de chances de se réaliser étant donné le grand nombre de chercheurs passés avant nous sur les lieux... Par contre, en interrogeant les notables et les lettrés des trois communes voisines de Timimoun, de Taghouzi, et du Tinerkouk, il pouvait être envisagé un travail de recoupement ultérieur des traditions orales avec les sources écrites.

Premier bilan

Quelles conclusions, au moins provisoires, peut-on aujourd'hui tirer des renseignements recueillis sur place, quelles hypothèses peut-on avancer ou vérifier ?

Tout d'abord, en ce qui concerne les communautés kharidjites. Les trois inscriptions libyco-berbères, témoins d'une implantation zénète ancienne, découvertes à Kef Qasba, Qsar Feraoun et Semouta et retranscrites dans les documents annexes, viennent s'ajouter à une liste de 190 inscriptions déjà relevées par

(1) SCHACHT (J.). *Sur la diffusion des formes d'architecture religieuse musulmane à travers le Sabara*, Trav. I.R.S., t. XI, 1^{er} semestre, Alger, 1954, pp. 11-27 et t. XVIII, 1^{er} et 2^{ème} sem. 1958, pp. 221-222. cf ; *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., article « Ibadiya », par T. Lewicki.

(2) ROBERT (D. et S.) et DEVISSE (J.). *Tegdaoust, recherches sur Aoudaghost*, t.I ; Paris, 1970, pp. 109-156.

(3) MARTIN (A.G.P.). *A la frontière du Maroc, les oasis sabariennes, Gourara, Touat, Tidikelt*, Alger, 1908.

(4) GAUTIER (E.F.). *Le Sabara algérien*, Paris, 1908 ;

(5) BISSON (J.). *Le Gourara, étude de géographie humaine*, I.R.S., Alger, 1956.

(6) ECHALLIER (J.-C.). *Villages désertés et structures agraires anciennes, du Touat-Gourara*, A.M.G., Paris, 1972.

(7) Tamentit, au sud d'Adrar, dans le Touat, où la photographie d'une épitaphe, gravée en caractères hébraïques encore très lisibles me fut donnée en février 1972.

(8) BISSON (J.), *op. l.*

(1) ECHALLIER (J.C.), *op. l.* p. 117.

J.-C. Echallier (1) dans l'ensemble du Touat-Gourara. Il resterait à établir la parenté de ces inscriptions avec les types de sites énumérés par cet auteur. En attendant la parution du corpus qu'il nous promet, il est vain de vouloir dater aucune inscription, même approximativement.

Les quatre mosquées de type « m'zabi » repérées à Timimoun, Charouine, Badriane et Ouled Saïd — et qui portent toutes le titre de « djama' al-'atiq = mosquée ancienne — sont bien à replacer dans ce courant de diffusion de formes architecturales signalé par J. Schacht. Mais il resterait à étudier leur environnement pour saisir le contexte historique dans lequel elles ont pu être construites.

Dans l'état actuel de la recherche, il apparaît probable, comme viennent le confirmer un certain nombre de coutumes semblables indiquées dans le Touat, que, jusqu'à l'aube des temps modernes, Touat et Gourara ont formé une entité distincte à laquelle l'appellation de Touat est généralement donnée.

Cependant, vu la proximité plus grande du Touat proprement dit par rapport au Tafilalt marocain, la marque ibadite, au moins dans l'architecture, y a plus rapidement disparu sous l'influence des Sunnites maghrébins, et plus particulièrement des confréries. Le grand nombre des saints protecteurs, souvent communs au Touat et au Gourara et dont il reste à préciser l'origine et les déplacements, se rattachent, qu'ils soient Berbères ou Arabes, à la venue dans la région des gens du Tafilalt. Cette influence s'est doublée, jusqu'en 1901, de l'empreinte politique chérifienne, la dernière dynastie marocaine ayant pour berceau ce même Tafilalt.

A quelle date les Zenata ibadites se sont-ils effacés devant les Sunnites ? Il devrait être possible de le préciser. La vieille mosquée de Timimoun aurait été fondée, selon une tradition recueillie sur place, au VII^e = XIII^e siècle, et son minaret, de type « m'zabi », serait du siècle suivant. Il est difficile, avant de reprendre les sources historiques écrites et de les recouper avec les enseignements glanés lors d'une mission trop brève, de vérifier ces dires et de les replacer dans un contexte historique précis. Mais l'entreprise ne doit pas être impossible.

Quant aux communautés judaïsées, ce qui nous a frappé, c'est le nombre de légendes et de coutumes qui attestent leur survivance. Depuis le début du XVI^e siècle, date de l'islamisation des membres de ces communautés, ceux-ci sont toujours connus sous le nom de « Mhadjriya ». Ils sont repérés, situés, au sein de la communauté d'origine zénète, ne cessent pas, paraît-il, de pratiquer l'endogamie et conservent des liens avec Tamentit, leur ancienne « capitale ». Est-ce à eux qu'il faut rattacher ce folklore très typique et propre au Gourara : *l'abellil* et ses formes dérivées ? L'analyse des thèmes développés dans les chants enregistrés le précisera, il faut l'espérer. De plus, une rapide étude onomastique, qu'il faudrait reprendre plus systématiquement, permet de cécéler des indices de ce peuplement dans les noms encore portés aujourd'hui.

Par ailleurs, dans le Taghouzi, où J.-C. Echallier n'a pas effectué de recherches, les sites de Tagelzi et de Tinekram, signalés par des informateurs comme d'anciens ksour judaïsés, présentent les caractéristiques de l'habitat le plus ancien que l'archéologie rattache à un peuplement de communautés judaïsées. L'artisanat enfin, jusque dans le Tinerkouk (à Fatis) utiliserait aux dires des habitants eux-mêmes, des thèmes décoratifs hérités d'une tradition judaïque.

Quant aux communautés arabes ou arabophones, c'est surtout dans le Tinerkouk qu'il nous a été donné d'en suivre les phases d'évolution, depuis leur installation. Des documents écrits et des listes généalogiques transmises oralement nous autorisent à dater du XVII^e siècle (1618-1619) la création d'un centre

Fig. 2. — Rue couverte dans le ksar de Timimoun.



d'enseignement religieux à Zaouiat Debbagh, le chef-lieu de cette commune. Nous n'avons pas pu nous rendre à Tabelkoza, plus éloigné dans l'erg, mais c'est là, nous a-t-on dit, que l'on aurait le plus de chances de retrouver les traces écrites de l'histoire locale.

Si, dans le Tinerkouk encore, la prédominance arabe est manifeste, elle n'a pas effacé pour autant les traces du peuplement zénète, dont le folklore s'est perpétué jusqu'à nos jours, fait qui nous a paru paradoxal.

D'autre part, une enquête restreinte sur l'enseignement traditionnel nous a révélé que, depuis le XVII^e siècle au moins (1), les mêmes manuels de Fiqh et de Tafsir continuaient d'être utilisés. Cet enseignement serait à comparer avec celui qui est donné dans d'autres régions voisines de l'Algérie et du Maroc.

Au terme de cette revue sommaire des pistes de recherches, des renseignements recueillis sur place et des hypothèses suscitées par ce que nous avons pu découvrir rapidement durant deux semaines, il apparaît que le Gourara se révèle, du point de vue historique, un lieu privilégié d'investigations, même si une datation précise semble souvent impossible. La poursuite de recherches sur ce carrefour d'influences variées mais conservées avec une remarquable permanence, s'avèrerait fort utile pour comprendre l'histoire de cette région de l'Algérie qui fut toujours un point de contact des civilisations du Maghreb et du « Soudan ».

Le Gourara présente cette caractéristique d'être demeuré une zone témoin d'un passé qui n'a pu être effacé par les mutations rapides des deux derniers siècles. Or, entrant aujourd'hui dans le circuit des échanges modernes à l'échelon national, il risque de voir disparaître rapidement ce patrimoine qu'il convient de recueillir avant qu'il ne soit trop tard.

Pour répondre à cette exigence, ne peut-on pas déjà, en reprenant une à une les pistes de recherches signalées plus haut et en tenant compte des maigres renseignements obtenus sur place, tenter un essai de reconstitution d'une histoire du Gourara ? Cet essai n'aurait pour but que de faire le point des connaissances acquises, en attendant des travaux ultérieurs qui limiteraient les hypothèses et les interrogations par l'apport de certitudes mieux confirmées. Un certain nombre d'études ou de publications récentes, touchant de près ou de loin à l'histoire du Gourara sembleraient autoriser un tel essai et même l'appeler.

Mais il faudrait reprendre aussi les sources déjà étudiées et dont les textes originaux ont été, pour la plupart et jusqu'à cette date, perdus (2). Dans le cadre de cet essai, c'est avec prudence que nous tenterons de jalonner les principales étapes de cette histoire en suggérant au fur et à mesure les développements possibles de la recherche. Il ne s'agit pas de reproduire la chronologie établie par A.G.P. Martin (3), mais seulement d'aider à cerner les problèmes historiques encore en suspens, en faisant la part des lacunes et en indiquant les matériaux encore à exploiter ou à rechercher, les rapprochements et les comparaisons possibles entre les événements survenus au Gourara et l'histoire de l'Afrique.

Plus précisément, notre but est de proposer plusieurs pistes de recherches permettant de sortir de l'impasse actuelle. En effet, faute de documents la recherche semble bloquée. Que peut-on vraiment espérer de l'utilisation des sources, connues ou inédites ? Après avoir examiné ce problème des sources, il nous faudra montrer comment pourrait s'orienter une recherche qui tienne compte de la place du Gourara dans un ensemble plus vaste, et ce, à propos de chaque grande période.

Les sources

Il y a donc tout d'abord un problème préalable à élucider : celui des sources. Elles sont de trois sortes : écrites, orales, archéologiques.

(1) Cf BERBRUGGER (A.). *Voyages dans le sud de l'Algérie et des Etats barbaresques par Al-Aiachi et Moulay Ahmed*, traduits des manuscrits de la Bibliothèque d'Alger, in *Exploration de l'Algérie* t. IX, 1845.

(2) Comme le signalait déjà A.G.P. Martin dans la préface de son ouvrage, « *A la frontière du Maroc...* », op. 1.

(3) *Ibid.*

(1) Il faudrait ajouter les ouvrages écrits par des Européens ou en langue européenne, (v.g. : Malfante, en 1447, in DE LA RONCIERE (Ch.). *La découverte de l'Afrique au Moyen Age*, Le Caire, 1925, t. I, p. 153 ; LEON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, trad. Epaulard A., 2 vol, Paris, 1936 ; LUIS DEL MARMOL CARVAJAL, 1573-1599, *Descripcion general de Africa*, t.1., Madrid, 1953, folio 34 b.

(2) Ailleurs, selon une tradition orale recueillie à Timimoun, les Beraber, venus du Maroc, auraient détruit tous les documents possédés par les gens du Gourara, vers 1830.

(3) MUHAMMAD AL-WAQIDI, *Futuh Ifriqiya*, Tunis, 1966.

(4) Ainsi, vu la disparité des études publiées jusqu'à maintenant, je n'ai pas réussi à savoir si le manuscrit du XVIII^e siècle signalé par Ph. Marçais dans le *Bulletin de liaison saharienne* d'avril 1951, p. 11, qui a pour auteur Muhammad al-Tayyib ibn al-Hadjdj 'Abd-al-Rahim al-Tawati al-Tamantiti et pour titre : « *al-Qawl al-basit fi akbbar Tamantit* » a déjà été publié.

(5) ECHALLIER (J.C.). *Villages désertés...*, op. 1., p. 117, affirme que nous ne possédons « qu'une inscription rédigée en hébreu ». Or E.F. Gautier, in *Sabara algérien...*, p. 252, signale, en 1903, que « le colonel Laperrine a expédié à Alger trois nouvelles inscriptions hébraïques... à l'étude au laboratoire géologique d'Alger ». L'une de ces inscriptions, trouvée à Ghurmali, a fait l'objet d'une communication de Philippe Berger, publiée dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1903, pp. 235-236 (épitaphe datant de 5089 = 1329 ap. J.-C.) Dans la même publication, C.R.A. I.B.L., 1914, pp. 179-185, une note de N. Slousch, intitulée : « *Résultats bisotriques et épigraphiques d'un voyage dans le Maroc oriental et le Grand Atlas* », mentionne que cet auteur a pu retrouver au Musée d'Alger « une deuxième inscription provenant du Touat et datée de l'an 1283. L'écriture et les formules en sont très caractéristiques » (p. 185). Il est donc vraisemblable qu'au moins cinq inscriptions hébraïques ont été retrouvées dans le Touat-Gourara.

(6) ECHALLIER, op. 1., p. 118.

(7) *Ibid.* p. 117.

(8) *Ibid.* « Il s'agit, note Echallier, de textes lapidaires, d'invocations de noms, selon toute apparence ».

Sources écrites : celles que l'on peut trouver au Gourara sont essentiellement des textes arabes et des inscriptions, soit libyco-berbères, soit hébraïques (1).

Les textes arabes à utiliser peuvent être, à partir du XIV^e siècle, des extraits d'historiographies ou de relations de voyages, ou bien des chroniques locales. De ces dernières, aucune ne nous est parvenue autrement que par les traductions données par A.G.P. Martin. Faut-il désespérer d'en découvrir d'autres ? Je ne le pense pas, car quelques manuscrits doivent être encore en possession de familles maraboutiques, particulièrement dans le Tinerkouk (2). A Fatis, par exemple, un exemplaire du pseudo Waqidi (3), recopié au siècle dernier, faisait partie d'une bibliothèque privée qui comprenait quelques ouvrages de Fiqh. Si ce « livre des conquêtes de l'Ifriqiya », édité d'ailleurs à Tunis en 1966, n'offre pas d'intérêt historique, notamment en ce qui concerne le Gourara, par contre d'autres documents mériteraient d'être répertoriés et analysés. Je pense ici aux multiples actes juridiques qui se présentent sous la forme de feuilles enroulées dans des roseaux d'une vingtaine de centimètres de long et conservés dans des paniers à couvercle que l'on accroche dans les demeures particulières. C'est en effectuant un sondage parmi ces « roseaux » que nous avons eu le bonheur de découvrir un acte de donation en « habous » d'une parcelle de terrain donnant la date d'établissement de la Zaouiya Debbagh (1028 = 1618-1619). Par suite d'une erreur malencontreuse, la photographie de cet acte n'a pu être tirée et il ne nous reste que la notation de la date. Mais le dépouillement systématique du contenu de ces roseaux permettrait sûrement de suivre, sur le terrain, le développement d'un centre habité et les péripéties de la fortune des familles qui le composent. Une série d'enquêtes très localisées pourrait autoriser une étude plus large, s'étendant à toute une région aussi caractéristique que le Tinerkouk.

D'autre part, un recensement exhaustif des ouvrages utilisés dans les centres d'enseignement religieux traditionnel donnerait lieu, ce me semble, à d'intéressantes découvertes sur les différents courants d'échanges culturels et les influences religieuses qui ont traversé le Gourara, par comparaison avec les autres ouvrages du même genre employés à travers le Maghreb.

Outre ces sources écrites en arabe, éditées ou non (4), le Gourara, comme le Touat, renferme un grand nombre d'inscriptions.

Je ne mentionnerai que pour mémoire l'inscription hébraïque dont une photographie m'a été fournie à Adrar, parce que, provenant de Tamentit, elle concerne plus directement le Touat (5). Mais, étant donné les relations constantes qui ont existé entre Tamentit et le Gourara, la découverte d'une inscription hébraïque dans cette dernière région, bien que douteuse, ne serait tout de même pas invraisemblable. Même si la rareté de ces documents m'incline à penser, comme J.-C. Echallier (6), que « les populations de ces régions n'ont jamais parlé ou écrit l'hébreu », sauf exceptions, évidemment. Il nous faudra revenir sur cette question à propos du judaïsme.

Quant aux inscriptions libyco-berbères, le même auteur (7) a déjà expliqué pourquoi, à l'heure actuelle, il nous est impossible d'utiliser ces documents, malgré leur nombre, faute de savoir les déchiffrer. Il reste néanmoins à les relever, en attendant la constitution d'un Corpus qui permettra à d'éventuels chercheurs en épigraphie d'aboutir à des conclusions instructives, même si le contenu de ces inscriptions risque de nous décevoir (8). Du point de vue historique, J.-C. Echallier émet cependant deux hypothèses qui me paraissent du plus haut intérêt pour établir une chronologie et la preuve d'une culture berbère :

— « toutes les inscriptions ne sont pas de la même époque ; certaines sont rédigées dans un alphabet récent (sans que l'on puisse lui assigner une date précise)

apparenté au Tifinagh, bien que certains signes ne figurent dans aucun alphabet connu. D'autres sont rédigées d'une façon plus archaïque. Les dernières inscriptions sont beaucoup plus nombreuses. Nous retrouvons d'une époque à l'autre des signes identiques parmi les signes inconnus, ce qui semble indiquer une continuité de culture » (1) ;

— il semble que les inscriptions « soient bel et bien du berbère, écrit à une époque ancienne par les populations locales elles-mêmes ». Rien ne s'oppose à cette hypothèse et le « fait que nous possédions des inscriptions dont les caractéristiques paraissent récentes (relativement du moins) démontrerait simplement qu'il n'est sans doute pas besoin de faire remonter l'extinction de cette culture berbère très haut dans le temps » (2).

Voilà des données précieuses dont il nous faudra tenir compte dans l'examen des grandes périodes historiques du Gourara. Mais quoi qu'il en soit de la teneur des textes — fort rares — et du contenu des inscriptions — pas encore déchiffrées —, les sources écrites laissent l'historien sur sa faim... Aussi, dans le Gourara l'enquêteur est-il amené à prêter attention à une tradition orale encore vivante, difficile à vérifier, certes, mais indispensable.

Sources orales : les historiens de l'Afrique au sud du Sahara ont été conduits, depuis peu, à accorder plus de crédit à la tradition orale dans une région où l'emploi de l'écriture est relativement récent, et toujours emprunté. Beaucoup, aujourd'hui, « considèrent la tradition orale comme une source aussi respectable quoique, en général, moins précise que les écrits » (3). Jan Vansina (4) a essayé de tracer une méthode pour l'utilisation de cette source. A sa suite, de nombreux auteurs en ont montré les richesses (5). Il convient de noter d'ailleurs que les sources arabes dont nous disposons ne sont pas autre chose, en grande partie tout au moins, que des traditions orales consignées par écrit. C'est pourquoi le problème n'est pas de savoir si cette tradition orale est valable a priori, ou bien si elle bénéficie ou non d'appuis extérieurs, mais quelle méthode adopter pour diagnostiquer les traditions et sélectionner en toute sécurité celles qui sont dignes de servir de sources pour l'histoire » (6).

Si la vérification des faits rapportés par des traditions orales s'avère souvent difficile, il importe donc en premier lieu de les enregistrer toutes, sans idée préconçue. Et la vérification désirée pourra survenir de façon parfois inattendue (7). Il suffit de citer un exemple, que nous aurons l'occasion de reprendre : nous avons pu, à Zaouiat Debbagh, entendre la généalogie de la famille du fondateur de cette zaouia, donnée oralement par son dernier descendant. Or, en confrontant cette généalogie avec le texte qui attestait la date de fondation de ladite zaouia — texte déjà mentionné — grand fut notre étonnement de constater que les renseignements fournis par la source orale coïncidaient parfaitement avec les données écrites. Ce n'est pas toujours le cas, loin de là, et nous aurons à rapporter d'autres traditions orales qui demeurent actuellement invérifiables.

Cependant, d'ores et déjà, il apparaît nécessaire de rappeler l'importance de ces sources, en tenant compte des conditions de leur utilisation. En règle générale, il est possible d'avancer que :

— toute tradition orale mérite d'être rapportée, fût-elle la plus ancienne et même d'apparence mythique, car elle recèle un fondement de vérité, particulièrement dans une société isolée et relativement statique comme celle du Gourara ;

— plus une tradition orale est récente, plus elle a de chances d'être vérifiée et contrôlée par les témoignages divers qu'il est possible de recueillir. La présence sur le terrain de plusieurs enquêteurs, non seulement facilite le recueil de ces sources, mais aussi diminue les risques d'interprétation subjective. Elle permet

(1) *Ibid.*(2) *Ibid.*(3) KI-ZERBO (JOSEPH), *Histoire de l'Afrique*, Paris, 1972, p. 17.(4) VANSINA (JAN), *De la tradition orale, essai de méthode historique*, Tervueren, annales, n° 36, 1961, 179 p.(5) Cf. KI-ZERBO (J.). *La tradition orale en tant que source pour l'histoire africaine*, Diogenes, sept. 1969 et PERSON (Y.). *Tradition orale et chronologie*, Cahiers d'Etudes africaines, vol. 2, 3^e cahier, 1962, p. 462.(6) KI-ZERBO (J.). *Histoire de l'Afrique*, op. cit., p. 17.

(7) Je pense, notamment, à ce village de Tinekram, dans le Taghousi, au sud-est de Charouine, que l'on nous avait signalé à Timimoun comme un village à population jadis judaïsée. En arrivant sur les lieux, nous avons demandé à un vieillard s'il avait entendu parler de ce fait. Il nous a regardés avec stupeur. Puis, comme nous insistions, il s'est écrié : « Depuis qu'est venu celui-là (en désignant le marabout, venu du Tafilalt et enterré sur la butte qui domine le village à l'est), il n'y a plus de Juifs ». Ce qui confirmait bien le renseignement donné par notre informateur de Timimoun sur l'existence d'une communauté judaïsée en ce lieu. Des recherches ultérieures sur l'origine de ce marabout et la date de son arrivée dans le village pourraient ensuite nous donner une idée approximative de la fin de ce peuplement judaïsé. Mais la tradition orale nous aura servi de guide.